



LA BOÉTIE, Étienne de, *Discours de la servitude volontaire*

Marcel Côté

Volume 43, numéro 2, juin 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400307ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400307ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté, M. (1987). Compte rendu de [LA BOÉTIE, Étienne de, *Discours de la servitude volontaire*]. *Laval théologique et philosophique*, 43(2), 258–259. <https://doi.org/10.7202/400307ar>

précepteur en Lituanie entre 1746 et 1755. Il aurait aussi quitté sa ville natale, mais jamais pour très longtemps, par la suite. Alquié rappelle que Kant a refusé plusieurs offres de professorat à Jena et Erlangen, qui n'étaient pas des universités de second ordre, entre 1764 et 1769, dont une chaire d'art poétique, ce qui n'est pas si mal pour un auteur dont le style en a exaspéré plus d'un. Le philosophe a aussi été recteur de son université, comme l'ont été après lui les Fichte, Hegel, Dilthey, Heidegger, Gadamer et Horkheimer, en 1786 et 1788, période de grande notoriété et d'une exceptionnelle productivité philosophique pour Kant. L'auteur du *Conflit des facultés* (1798) parlait donc en connaissance de cause. La légende (?) de l'interruption de la promenade quotidienne en 1789 suite à l'annonce de la révolution française (dont Kant dira en 1798 qu'elle « trouve dans les esprits de tous les spectateurs une prise de position, au niveau de ses souhaits, qui confine à l'enthousiasme », tome III, p. 895) et en 1762 à cause de la lecture de l'*Émile* (qui venait de paraître la même année, donc Kant lisait le français et il était au fait des ouvrages français les plus récents) sera aussi relatée. On lit aussi que, selon certaines rumeurs, Kant aurait songé à se marier en 1770. *Critique de la raison pure* mise à part, pas surprenant, aimerait-on penser, qu'il n'ait à peu près pas publié de 1770 à 1781 ! Décidément, la Pléiade a tout mis en œuvre pour nous rendre Kant plus accessible. Merci et bravo à Ferdinand Alquié.

Jean GRONDIN

Étienne DE LA BOÉTIE, **Discours de la servitude volontaire**, (modernisation, présentation et commentaire de Gérald Allard). Collection « PHILOSOPHIE », Les Éditions Le Griffon d'argile, Ste-Foy, 1985, 192 pages (21cm × 14cm).

*Le discours de la servitude volontaire* est une œuvre qui renaît constamment de ses cendres. Qu'elle re-naisse ici, en ces années et de cette manière, n'est pas sans importance. Cela apparaît comme une invitation à réfléchir sur son actualité. Nous en résumons les grandes lignes et nous livrons nos commentaires sur cette nouvelle édition.

Dans ce discours, Étienne de la Boétie constate la tension dans l'homme entre le désir de servitude et l'appel de la liberté. Il voit dans l'amitié le modèle permettant d'assumer cette tension et dans la tyrannie l'antimodèle ou la polarisation de cette tension. Pourquoi, en effet, tant d'hommes endurent-ils un tyran qui n'a d'autre puissance que celle qu'ils lui donnent ? Si une telle soumission peut être explicable lorsqu'il s'agit de reconnaissance ou d'amitié, elle peut être un problème en d'autres circonstances. Il ne sera alors plus question d'obéissance mais de servitude, ni de gouvernement mais de tyrannie. Or le tyran n'est pas homme à mériter notre reconnaissance, ni homme capable d'amitié. Pourtant les hommes sont toujours prêts à sacrifier leur liberté pour le servir comme s'ils ne désiraient pas ce bien. Le peuple est alors soumis aux caprices d'un seul qui n'a de force que parce qu'il est soutenu. Selon la Boétie, il ne s'agit pas de combattre cet homme mais de ne plus le soutenir. Car la liberté est naturelle à l'homme, seul être né pour vivre indépendant, mais il est aussi naturel d'obéir à ses parents et de « s'entreconnaître » comme compagnons ayant des dispositions différentes. Un tel compagnonnage n'est cependant pas la servitude.

Il existe trois sortes de tyran selon que celui-ci a obtenu le pouvoir par l'élection du peuple, par la force des armes ou par la succession héréditaire. S'il y a des différences entre ces tyrannies, il n'y a aucun choix possible parce que tout tyran contraint ou abuse les hommes afin de les assujettir. Au début de la tyrannie, les hommes servent parce qu'ils sont contraints ; ensuite, les hommes qui naissent sous ce joug l'acceptent. Il est aussi dans la nature de l'homme de prendre le pli que l'éducation lui donne. Ce qui fait que, bien souvent, les hommes n'ont pas conscience d'être assujettis. La première cause de la servitude volontaire est d'ailleurs la coutume et si la

plupart des hommes l'acceptent, d'autres en sentent le poids et veulent le secouer. De tels hommes s'intéressent au passé parce qu'il leur permet de juger l'avenir et de mesurer le présent. De plus, par l'étude et le savoir, ces hommes peuvent se reconnaître et haïr la tyrannie. C'est pourquoi le tyran enlève la liberté d'action, de parole et d'opinion : il veille à ce que les hommes qui ont gardé leur indépendance ne s'entreconnaissent pas. Cette privation est la deuxième cause de la tyrannie puisque les hommes perdent ainsi la vaillance, le courage, le désir d'honneur et de gloire. Pas besoin d'armes pour abêtir les sujets du tyran, les passe-temps sont en effet les appâts de la servitude, le prix de la liberté, les outils de la tyrannie. Le tyran mettra aussi devant lui la religion comme garde du corps et il cherchera à se parer de quelques traits divins que la poésie fera connaître. La troisième cause de la tyrannie est l'appât du gain. Le tyran asservit ses sujets les uns par le moyen des autres car la tyrannie semble profiter à autant de gens que ceux à qui la liberté serait agréable. Toutefois, comme on ne doit pas obéir au tyran mais lui complaire, celui qui s'en approche s'éloigne de la liberté et embrasse la servitude. Tout cela pour obtenir des biens alors que c'est le propre du tyran d'aimer les richesses et de défaire les riches. En fait, le tyran n'est jamais aimé et n'aime personne. L'amitié n'existe qu'entre gens qui s'estiment mutuellement et elle ne s'accomplit que dans l'égalité. Elle s'entretient par une bonne vie car l'ami sûr est intègre ; il a un bon naturel, la foi et la constance. Ceux qui sont attirés par la magnificence du tyran, oublient les dangers de cette fréquentation. S'il vient à disparaître, l'homme du peuple accusera plus facilement ses proches d'avoir été la cause de leurs souffrances que le tyran lui-même.

*Le discours de la servitude volontaire* a une importance capitale de par les sujets abordés comme la servitude, l'obéissance, la nature humaine, l'amitié et la tyrannie. Sans oublier l'interrogation que suscite cette expression paradoxale de « servitude volontaire » qui semble suggérer la conscience d'une telle servitude. Autant de thèmes qui sont au cœur même de la philosophie. Malheureusement le destin politique de l'œuvre nous a fait négliger cette lecture beaucoup plus respectueuse des intentions de son auteur. Gérard Allard nous présente le *Discours* avec cette préoccupation. Le texte de la Boétie occupe le sixième du volume d'Allard. Il est accompagné d'appendices importants : la lettre de Montaigne relatant la mort d'Étienne de la Boétie et surtout l'essai de Montaigne intitulé *De l'amitié*. On retrouve aussi le texte original du manuscrit de *De Mesme* qu'Allard a modernisé. Cette modernisation ne s'est pas faite au détriment de la lettre du texte, ce qui a comme conséquence d'en faire ressortir l'esprit. Enfin, Allard introduit et commente longuement le texte en plus de dresser une chronologie succincte permettant de situer historiquement l'homme et l'œuvre. La grande qualité de cette édition est son accessibilité : Allard a voulu rejoindre un public très large (aussi les notes sont-elles très détaillées) et sa présentation, bien qu'elle nous laisse sur notre appétit, n'est pas moins très valable pour qui veut s'initier à l'œuvre de la Boétie et à sa problématique. Cette présentation est d'ailleurs beaucoup moins austère et chargée que celle parue chez Payot en 1978. Dans son commentaire, Allard nous invite d'emblée à lire et à méditer le texte avant de nous résumer les diverses interprétations, inégalement valables, que l'on peut en tirer. Son commentaire ne dispense pas d'un effort personnel d'élucidation, car Allard oscille constamment entre l'analyse serrée du texte et la réactualisation de sa problématique. Dans cette mouvance, il fournit au lecteur averti des pistes de réflexion fort riches.

Marcel CÔTÉ  
Campus Notre-Dame-de-Foy